



QUINSAY, LA VILLE AUX DOUZE MILLE PONTS : LIEU ASIATIQUE OU LIEU COMMUN ?

Lisa POCHMALICKI (Sorbonne Université)

La première description occidentale de la ville de Quinsay, l'actuelle Hangzhou, se lit dans le *Devisement du monde* de Marco Polo¹. Lors de son séjour en Asie (vers 1270-1295), les armées de l'empereur mongol Koubilai Khan s'emparent de cette capitale de l'empire Song. Décrite comme la plus grande ville du monde par Marco Polo, Quinsay fait l'objet du plus long chapitre de son récit, en accord avec sa beauté et sa magnificence. Si le texte n'évoque pas la conquête de la cité, il lui manifeste un double intérêt, à la fois esthétique et marchand².

Deux à trois siècles plus tard, au XVI^e siècle, cette cité extrême-orientale suscite toujours la curiosité des lecteurs européens qui la découvrent grâce au *Devisement du monde*. L'épître qui ouvre l'unique édition française du récit à la Renaissance révèle la fascination exercée par Quinsay. Dans cette pièce adressée à Adrien de Launay, le traducteur du texte revient sur le souvenir d'une discussion avec son destinataire pour justifier son entreprise éditoriale :

Encore n'ay je pas mis en oubly la promesse que Vous feis de la traduction presente, lors que si entrasmes en propos, sur les choses admirables du pays de Tartarie, mesmement qu'il vous sembloit incroyable, ce que Munster descrivant en sa cosmographie la province de Mangi, disoit qu'en la ville de Quinsai, entre autres singularitez y avoit douze mil pontz de pierre si hault eslevez que soubz iceulx passoiient facilement grans navires leurs mastz dressez à voilles tendues & desployées. A quoy vous feis response qu'il n'en parloit que soubz l'assurance de Marc Paule Venetien, qui ainsi long temps auparavant l'avoit descript, pour l'avoir veu, & demouré sur le lieu plusieurs années [...]³.

L'évocation des douze mille ponts, devenus l'élément caractéristique de Quinsay, lui donne un aspect irréel, voire démesuré. S'ils frappent l'imagination, ce n'est pas seulement par leur nombre, mais également par leur hauteur : ces ponts qui laissent passer les navires comme en pleine mer dessinent le portrait d'une ville plus maritime que terrestre. En ouvrant l'édition du texte sur ce motif, le traducteur promet certes des « choses admirables » et qui semblent « incroyable[s] », mais il illustre aussi ce que les lecteurs de la Renaissance ont retenu du récit de Marco Polo. Il signale qu'en l'absence de traduction française du *Devisement du monde*, Quinsay était connue grâce à la *Cosmographie Universelle* de Sebastian Münster⁴. Si cette

¹ Marco Polo, *Le Devisement du monde*, édition critique publiée sous la direction de Philippe Ménard, t. V, édité par Jean-Claude Delclos et Claude Roussel, Genève, Droz, 2006, chap. 151, p. 114-121.

² Située entre le lac de l'Ouest et le fleuve Fuchun, la ville est au carrefour de plusieurs routes et à proximité de l'océan.

³ Marco Polo, *La Description géographique des provinces & villes plus fameuses de l'Inde orientale, meurs, loix, & coutumes des habitans d'icelles, mesmement de ce qui est soubz la domination du grand Cham empereur des Tartares, par Marc Paule gentilhomme Venetien, et nouvellement réduct en vulgaire françois*, éd. Estienne Groulleau, Jean Longis et Vincent Sertenas, Paris, 1556, « Epistre à Adrian de Launay ».

⁴ Sebastian Münster, *La Cosmographie universelle*, Bâle, Heinrich Petri, [1544] 1552, livre V, p. 1353.



remarque légitime son travail de traducteur, elle renseigne également sur la réception du récit de Marco Polo au XVI^e siècle. De nombreux ouvrages, nous le verrons, se fondent sur ses descriptions pour représenter Quinsay, mais utilisent des sources intermédiaires, des cosmographies ou des collections de récits de voyage, sans nécessairement lire le texte médiéval.

Avant d'examiner la circulation de cette ville aux douze mille ponts dans la littérature française de la Renaissance, rappelons ses caractéristiques les plus saillantes, ou du moins celles qui ont retenu l'attention au XVI^e siècle. À partir du chapitre de Marco Polo consacré à Quinsay, il est possible de retenir trois traits distinctifs qui font de la cité un lieu à la frontière de la réalité et du rêve. Sa description s'ouvre, tout d'abord, sur la signification du toponyme : « la noble cité de Quinsay, qui vault a dire en François “la cité du ciel”⁵ ». Comme le rappellent les éditeurs modernes⁶, cette explication est fantaisiste puisque le nom de Quinsay désigne en réalité la « résidence temporaire ». Néanmoins, la ville était célébrée comme un paradis sur terre⁷ et compose, au sein du récit de Marco Polo, un diptyque avec la ville de Singuy : « Et le non de ceste cité [Singuy] si vault a dire en François “la tere”. Et une autre cité, qui est prez de ci, qui a a non Quinsay, si vault a dire “le ciel”, de laquelle nous vous conterons ça avant ; et ce non ont elles pour leur grant noblesce⁸ ». Bien qu'erronées, les significations de ces toponymes ont été retenues, notamment par les lecteurs de la Renaissance. Ainsi, avant toute description topographique, Quinsay est présentée comme la cité du ciel et déjà auréolée d'une dimension onirique. À cette première dénomination répond un portrait de ville hyperbolique :

Tout premierement se contenoit en l'escript comment la cité de Quinsay est si grant qu'elle dure .C. milles environ et si y a .XII^M. pons de pierre, que par chascun de ces pons ou par plusieurs porroit bien passer unne grant nave dessouz. Et nulz n'en face merveille se il y a tant de pons, car je vous di que la cité est toute en yaue, et est aussi toute avironnee de yaue, si que par ce couvient il que il y ait tant de pons pour aller par la cité⁹.

Est-il le fruit d'une exagération ou de l'erreur d'un copiste¹⁰ ? Ce nombre de 12 000, évidemment faux, s'accorde malgré tout avec le registre du chapitre qui illustre la grandeur de la ville en insistant sur sa superficie et sa topographie. Une impression de vertige numérique s'installe progressivement à travers le décompte des corps de métier et des habitants qui la peuplent : « en ceste cité a .XII. ars ; de chascun art avoit .XII^M. estançons, c'est a dire .XII^M. maisons, et en chascun estançon avoit au mainz .X. hommes, et en tel .XX., en tel .XL.¹¹ ». Si le goût du nombre n'est pas étranger au récit de Marco Polo¹², il donne à cette description de Quinsay une dimension presque irréelle qui frappe l'imagination des lecteurs. Cet aspect se retrouve, enfin, dans la peinture de la beauté et de la richesse de la cité. Le superlatif est de rigueur pour évoquer les demeures qui bordent le lac : « tout entour ce lac si a moult de biaux palés et de belles maisons, et si desmesurement belles et si riches que plus ne porroient estre,

⁵ Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. cit., p. 114.

⁶ *Ibid.*, p. 152. Voir également Arthur C. Moule, *Quinsai with other notes on Marco Polo*, Cambridge, Cambridge University Press, 1957, p. 8-11.

⁷ Arthur C. Moule, *Quinsai*, op. cit., p. 10.

⁸ Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. cit., p. 113.

⁹ *Ibid.*, p. 114.

¹⁰ Arthur C. Moule (*Quinsai*, op. cit., p. 23-24) compte 347 ponts, 117 dans la ville et 230 dans les environs. Le nombre de 12 000 serait, selon lui, une erreur de copie qu'il tente de retracer : « an exaggeration which I hope may some day prove to be due to a copyist's error or some primitive misunderstanding of Polo's word ».

¹¹ Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. cit., p. 115.

¹² Jean-Claude Faucon, « Examen des données numériques dans le *Devisement du Monde* », *I viaggi del Milione : Itinerari testuali, vettori di trasmissione e metamorfosi del Devisement du monde di Marco Polo e Rustichello da Pisa nella pluralità delle attestazioni*, Silvia Conte (dir.), Rome, Tiellemedia, 2008, p. 89-111.



lesquelles sont des gentils et des grans hommes de la cyté¹³ ». L'opulence de la ville est également représentée à travers le revenu qu'en tire le Khan et auquel un chapitre à part est même consacré¹⁴.

D'après le portrait qu'en donne Marco Polo, Quinsay apparaît donc comme une cité céleste, aux ponts innombrables, à la grandeur et à la beauté inouïes. Voici les ingrédients qui nourrissent la fascination des lecteurs européens pour cette ville d'Extrême-Orient. Cet intérêt se traduit dans les textes du XVI^e siècle par la circulation d'une image de Quinsay qui s'émancipe de préoccupations proprement géographiques pour devenir un motif livresque.

DU TOPONYME AU TOPOS : QUINSAY A LA RENAISSANCE

Les cartes et les textes géographiques du XVI^e siècle fondent généralement leurs descriptions de l'Orient lointain sur le récit de Marco Polo. Qu'il s'agisse de mappemondes, d'atlas ou de cosmographies, de nombreux ouvrages représentent Quinsay. Néanmoins, les références à cette ville se distinguent du traitement réservé à la plupart des cités orientales : Quinsay n'est jamais réduite à un simple toponyme étranger, mais donne toujours lieu au développement d'un long portrait urbain, souvent topique.

L'engouement pour Quinsay est antérieur à la Renaissance. La mappemonde de Fra Mauro de 1459 offre déjà plusieurs représentations de la ville. Elle est à la fois placée sur la carte et décrite dans un long cartouche qui s'inspire du texte de Marco Polo :

Questa nobilissima città dita chansay è in uno lago come venexia e volta mia 100 et è molto popolata et ha borgi grandissimi e 12 porte principali e lutan da quele per 8 mia sono citade maçor de venexia et ha 12000 ponti e 14000 stue et in meço de questa à uno lago che volta 30 mia, nel quel sono palaçi grandissimi, dove quelli de li fano le suo feste, et è in questa tal casa, che ha 12 fameie e pur sono computade per uno fuogo e tuti questi fuogi sono 90 tuni e uno tuno fa 10000 fuogi, che seria 900000 fuogi, e qui è studio de ogni scientia e gran magnificentie et ordine et copia de ogni mestier et altre cosse le qual qui non dico¹⁵.

La transposition cartographique de cette cité pose à l'évidence différents problèmes de représentation qui semblent ne pouvoir être résolus sans recourir à une description textuelle¹⁶. Le cartographe répète ici les principaux attributs de Quinsay en se fondant sur le récit de Marco Polo : il rappelle sa circonférence, le nombre de ses ponts et de ses habitants, sa richesse... Si la signification du toponyme est omise, la description s'ouvre sur une précision

¹³ Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. cit., p. 115.

¹⁴ *Ibid.*, p. 121-123.

¹⁵ « *This very noble city called Chansay stands in a lake like Venice and has circumference of 100 miles, a large population, very large suburbs and 12 main gateways. 8 miles outside these there are other cities bigger than Venice; and there are 12,000 bridges and 14,000 hearths. And in the middle of this city there is a lake with a circumference of 30 miles, within which there are very large palaces where those that live here hold their feasts. In each house there are 12 families, which are calculated as one hearth; and these hearths total 90 tuman, and each tuman includes 10,000 hearths, which makes 900,000 hearths. And here all branches of knowledge are studied and there are magnificent things, order and abundance in all trades and crafts.* » Cette traduction anglaise accompagne la transcription du texte réalisée par Piero Falchetta dans son édition de la mappemonde : Piero Falchetta, *Fra Mauro's World Map, with a commentary and translations of the inscriptions*, Turnhout, Brepols, 2006, p. 585.

¹⁶ Il existe de nombreuses représentations cartographiques de Quinsay, en particulier à la Renaissance. Certaines d'entre elles dessinent même la ville, son lac et parfois ses ponts. C'est, par exemple, le cas du célèbre planisphère de Waldseemüller de 1507, de la mappemonde dite « harléienne » réalisée dans les années 1540 ou de celle de Pierre Desceliers de 1550. Néanmoins, ces portraits sont le plus souvent doublés d'un cartouche, comme l'illustre la carte de Pierre Desceliers : seul le texte semble laisser un espace suffisant pour peindre la grandeur de cette cité.



remarquable : « *chansay è in uno lago come veniexia* », Quinsay est au bord d'un lac comme Venise. Cette comparaison avec Venise, d'ailleurs redoublée quelques lignes après, mérite d'être examinée pour au moins deux raisons. Tout d'abord, elle n'apparaît pas dans toutes les versions du récit de Marco Polo et elle est par exemple absente de la version franco-italienne, identifiée comme la plus proche du texte primitif¹⁷. Deuxièmement, la référence à Venise intègre la liste des caractéristiques de la ville et, au XVI^e siècle, la très grande majorité des descriptions de Quinsay rapproche les deux cités. Dans le cas de la mappemonde de Fra Mauro, comment analyser cette analogie ? D'après Piero Falchetta, qui fonde sa démonstration sur une comparaison entre les toponymes chinois figurant sur la carte et ceux des différentes versions du récit de Marco Polo, le cartographe se serait principalement servi du texte latin du manuscrit Z¹⁸. Or, l'inscription sur Quinsay met en doute cette identification dans la mesure où le chapitre consacré à la ville dans ce manuscrit ne mentionne jamais Venise¹⁹. S'il est possible que Fra Mauro ait eu accès à plusieurs manuscrits du *Devisement du monde*, pourquoi se détournerait-il de sa version de référence pour une description aussi importante ? Deux réponses peuvent être proposées. Réalisée à Murano et fondée sur des sources vénitiennes, la mappemonde construit peut-être cette analogie à partir de la topographie de Quinsay afin de promouvoir la ville de Venise. Mais, il faut également envisager qu'une autre version que celle du manuscrit Z ait été employée par le cartographe. L'identification proposée par Piero Falchetta a déjà été mise en doute, en particulier par Christine Gadrat qui suggère ainsi la nécessité d'un examen plus approfondi des références au récit de Marco Polo pour déterminer la source de Fra Mauro²⁰. La comparaison entre les deux cités lacustres apparaît bien avant la mappemonde. On la retrouve notamment dans la version latine P du *Devisement du monde*, réalisée par Francesco Pipino dès 1310 et largement diffusée et traduite en Europe. D'éventuels liens entre la carte vénitienne et ce texte latin restent donc à explorer. Néanmoins, comme nous l'avons évoqué, cette référence à Venise est loin d'être anecdotique car elle apparaît comme un des éléments constitutifs de la description de Quinsay dans la littérature géographique.

Au XVI^e siècle, le portrait de cette ville circule dans un vaste corpus géographique. De nombreuses cosmographies l'intègrent dans leurs pages consacrées à l'Asie. Sebastian Münster, au cinquième livre de sa *Cosmographie Universelle*, la décrit en ces termes :

Il y a une autre ville nommée Quinsay, qui est si grande & si belle qu'à grand peine en trouvera on une plus grande en tout le monde. Car elle a de circuit environ cent mille d'Italie, qui font 25. lieues d'Allemagne. Elle a 12. mille ponts de pierres, hauts à merveilles, en sorte qu'on peut faire passer dessous de grandes navires ayans les mers dressés. Le fond de ceste ville est en lieu marescageux, & presque tel qu'est le lieu marescageux, & presque tel qu'est le lieu où Venise est assise : & pour ceste cause s'il n'y avoit nulz ponts, on ne pourroit aller de rue en rue²¹.

Extraite du chapitre sur « la province de Mangy » dont la source principale est le récit de Marco Polo, cette description condense les éléments notables de la ville : sa circonférence, ses douze mille ponts, sa situation lacustre qui la rapproche de Venise. Absent de la première édition de la *Cosmographia* de 1544, ce chapitre est introduit à partir des éditions française et allemande de 1552. Il se fonde sur la version du *Devisement du monde* imprimée dans le *Novus*

¹⁷ Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. cit., p. 13.

¹⁸ Piero Falchetta, *Fra Mauro's World Map*, op. cit., p. 63-67.

¹⁹ Marco Polo, *Milione. Redazione latina del manoscritto Z*, éd. Alvaro Barbieri, Parme, P. Bembo/U. Guanda, 1998, p. 204-219.

²⁰ Christine Gadrat, « Le rôle de Venise dans la diffusion du livre de Marco Polo (XIV^e-début XVI^e siècle) », *Médiévales*, 58, 2010, p. 69.

²¹ Sebastian Münster, *La Cosmographie universelle*, op. cit., p. 1353.



Orbis de Simon Grynaeus et traduit sa source avec une très grande fidélité²². L'évocation de Venise n'est pas surprenante ici car le texte de Marco Polo édité dans cette collection de récits de voyage reproduit celui de la version P. En revanche, le texte français de la *Cosmographie* de Münster présente une maladresse singulière. Qu'il s'agisse d'une erreur du traducteur ou de l'imprimeur, l'extrait répète une même formule : « [l]e fond de ceste ville est en lieu marescageux, & presque tel qu'est le lieu marescageux, & presque tel qu'est le lieu où Venise est assise ». Sans doute initié par la répétition, voulue cette fois, du terme « lieu », ce dédoublement peut apparaître comme une illustration inconsciente de la reprise de Quinsay sous la forme d'un même motif dans de nombreux ouvrages. François de Belleforest, le continuateur de Münster en français, propose par exemple lui aussi une description de la ville dans la *Cosmographie Universelle* :

On tient que cette grande cité a cent mille de circuit, & cecy non que toute soit bastie, ains a cause que ses rues sont larges a merveilles, ses places, où les marchez se tiennent, y sont spacieuses, & que le peuple y est en si grand nombre que cet espace y est asses necessaire, & est située en la maniere qui s'ensuit. D'un costé elle a un lac d'eau douce, laquelle est tresclere, & de l'autre une grosse riviere (qui est celle de Puluisangu) lequel s'espandant par plusieurs petits canaux par la cité, la nettoie, & emporte toutes les immondices d'icelle, puis entre dedans le lac, & de là se va descharger en l'Ocean : qui est cause du bon air de la cité, & qu'aussi on peut aller par ces canaux par toute la ville aussi bien que par terre ferme, aussi bien qu'à Venise, car ils sont si larges que les barques y passent aisément [...] & tient on qu'il y a douze mille ponts tant grands que petits, lesquels sont faits sur les canaux les premiers, & principaux qui soyent en la ville : & sont ces ponts faits, & voutez avec tel artifice que un navire, y peut passer au dessous pourveu que l'arbre soit abatu : & neantmoins le tout y est si bien proportionné, & les rues correspondent si bien à cette hauteur des ponts, que les charrettes, & chevaux y passent aisément : & desquels si le nombre n'estoit si grand, à peine pourroit on aller par toute la cité²³.

Si l'image de la cité dessinée ici est sensiblement la même que dans le chapitre de Münster, elle est toutefois plus développée car Belleforest fonde son texte sur une autre source, sur l'édition italienne du texte de Marco Polo par Giovanni Battista Ramusio²⁴. Paru en 1559 dans le deuxième volume des *Navigazioni et viaggi*, ce récit est établi par l'éditeur après un important travail philologique fondé sur plusieurs versions manuscrites du récit polien²⁵. Dans la *Cosmographie Universelle*, Belleforest entretient une grande proximité avec l'édition vénitienne au point de commettre des erreurs de traductions. Le terme « arbre » employé à la

²² « *Continent circuitus huius urbis in gyro milliarum circiter centum : pontes vero lapideos habet duodecim millia, eosquem tam altos, ut naves magnae erecto malo pertransire possint. Fundus autem civitatis est in loco palodinoso fere ut Venetiae : unde si careret pontibus, de vico ad vicum perveniri non posset.* » Marco Polo, *Marci Pauli Veneti, de Regionis orientalibus Libri III*, éd. Johann Huttich et Simon Grynaeus, in *Novus Orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum una cum Tabula cosmographica*, Bâle/Paris, Johann Herwagen/Antoine Augereau, Galliot Du Pré et Jean Petit, 1532, p. 384.

²³ François de Belleforest, *La Cosmographie Universelle de tout le monde*, Paris, Nicolas Chesneau et Michel Sonnius, 1575, col. 1722-1723.

²⁴ Marco Polo, *I viaggi di Marco Polo, gentil'huomo venetiano*, éd. Giovanni Battista Ramusio, in *Secondo volume Delle Navigazioni et viaggi*, Venise, Giunti, 1559.

²⁵ Plusieurs éditions modernes de Ramusio retracent son travail d'établissement du texte de Marco Polo, voir en particulier : Giovanni Battista Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, éd. Marica Milanese, vol. 3, Turin, Einaudi, 1980 ; *Dei viaggi di Messer Marco Polo*, éd. Samuela Simion et Eugenio Burgio, Venise, Edizioni Ca' Foscari, 2015. Sur Ramusio, voir également la thèse de Fiona Lejosne soutenue en 2016 et intitulée « Giovanni Battista Ramusio et la constitution d'un savoir géographique à Venise au XVI^e siècle : parcours scientifique et horizon politique ».



fin de l'extrait transcrit par exemple l'italien « *albero* » utilisé par Ramusio pour désigner le mât des navires : « *Et è fama che vi siano dodicimila ponti, fra grandi et piccioli: ma quelli che sono fatti sopra i canali maestri et la strada principale sono stà voltati tanto alti et con tanto magisterio che una nave vi puol passare di sotto senza albero*²⁶ ». Pourtant, Belleforest formule un écart par rapport à sa source dans cette description de Quinsay : il ajoute une référence à Venise, absente chez Ramusio. On peut s'étonner que le compilateur vénitien ne compare pas la cité d'Extrême-Orient à la Sérénissime, alors qu'il n'hésite pas à promouvoir Venise dans son édition. L'ajout de Belleforest éclaire néanmoins davantage la constitution du *topos* de Quinsay dans la littérature géographique. Lors de la rédaction de la *Cosmographie Universelle*, dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, cette comparaison apparaît donc comme un incontournable de la description de la ville. Un dernier exemple illustre le figement de cette association entre les deux cités. Dès la fin du siècle, paraissent plusieurs témoignages contemporains de Quinsay, principalement rédigés par des missionnaires jésuites en Chine. Dans ces récits, le texte de Marco Polo est parfois mentionné, mais jamais pris comme modèle. Ainsi, la lettre du père Antoine Almeida écrite de Quinsay et publiée dans un recueil intitulé *l'Advertissement de la Chine et du Japon de l'an 1585, 86 et 87* n'évoque pas les voyageurs anciens, mais présente la ville en ces termes : « Chiquion [Quinsay] est comme un portrait de Venise²⁷ ». Peut-être faut-il n'y voir qu'une comparaison générique pour désigner toute ville lacustre, à l'image de ce qu'écrivent brochures et guides de voyage publiés aujourd'hui. Mais peut-être pouvons-nous y lire un souvenir des descriptions qui s'inspirent de Marco Polo, car il existe d'autres villes sur l'eau en Chine que l'on ne compare pas à Venise.

Quinsay occupe donc une place importante dans la littérature géographique de la Renaissance qui évoque l'Extrême-Orient. En l'absence de description concurrente, celle de Marco Polo est répétée dans les cartes ou les cosmographies. La ville semble ainsi figée dans une permanence chronologique jusqu'à la publication de rapports jésuites à partir de la fin du XVI^e siècle. Cette stabilité est illustrée par la répétition de mêmes caractéristiques et de mêmes formules et invite à s'interroger sur la construction de ce lieu en lieu commun, donc en lieu littéraire. Dans cette perspective, il convient d'examiner pourquoi Quinsay, plus que toute autre cité extrême-orientale, a cristallisé la curiosité des lecteurs de la Renaissance.

QUINSAY : ENTRE REALITE GEOGRAPHIQUE ET ONIRISME BIBLIQUE

L'attention à la réalité géographique de Quinsay est manifeste dans plusieurs représentations de la ville. Les lignes que Belleforest lui consacre dans la *Cosmographie Universelle* associent l'émerveillement à la représentation topographique. Elles rappellent l'existence des douze mille ponts, mais mettent également l'accent sur des considérations hydrographiques et justifient ce système urbain : « desquels [ponts] si le nombre n'estoit si grand, à peine pourroit on aller par toute la cité ». En reproduisant la version de Ramusio, Belleforest donne une image plus exhaustive, et peut-être plus vraisemblable, de Quinsay que celle proposée par Münster. Pourtant, parallèlement à ces descriptions topographiques, plusieurs textes façonnent une image fictionnelle de la ville, véritable *topos* de l'altérité extrême-orientale.

Quinsay, ou la cité du ciel. Si le *Devisement du monde* insiste sur cette signification du toponyme, il ne désigne jamais la ville comme un lieu paradisiaque. En revanche, par un phénomène d'extrapolation à partir de cette explication du nom de lieu, plusieurs ouvrages du XVI^e siècle la représentent comme un paradis terrestre. C'est par exemple le cas dans l'édition

²⁶ Giovanni Battista Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, éd. cit., p. 233.

²⁷ *Advertissement de la Chine, et Japon, de l'an 1585, 86 et 87. Avec l'arrivée & venue des Seigneurs Japonnois aux Indes. Tirez des lettres de la Compagnie de Jesus. Receuz le moys d'Octobre 1588. Et traduiz d'Italien en François, sur la Copie Imprimée à Rome, Paris, Nicolas Nivelles, 1589*, p. 15.



de Ramusio et sa traduction par Belleforest qui précise : « Quinsay pour sa beauté, & magnificence, emporte autant qui diroit *cité celeste*, ayant est  ainsi nommée, à cause de sa beauté, & excellence, & pour estre comme un paradis terrestre en ce monde²⁸ ». Dans *Une histoire du Paradis*²⁹, Jean Delumeau éclaire la double géographie proposée au Moyen âge pour localiser le jardin d' den. S'il est admis qu'il n'a pas disparu de la terre mais est devenu inaccessible ou interdit à l'homme, le Paradis terrestre subsisterait dans des contrées lointaines, des territoires heureux et merveilleux. Or, c'est évidemment *ad orientem*, à l'Orient, que ces lieux sont à chercher. La croyance d'une existence continu e du paradis terrestre est progressivement rejetée à la Renaissance, mais des rêves sur l'âge d'or, sur des  les merveilleuses ou encore sur des pays privilégiés apparaissent, comme le suggère Delumeau, par nostalgie³⁰. En ce sens, sans coïncider avec le jardin d' den, Quinsay semble manifester les restes d'un paradis perdu. Elle est, par exemple, placée sur le « meridien Paradisiaque » tracé par Guillaume Postel dans le chapitre consacré aux villes infernales et aux villes paradisiaques de son traité *Des merveilles du monde*³¹. La cité devient même synonyme d'Orient lorsqu'elle apparaît chez Du Bartas dans les vers de *La Sepmaine* :

Mais cet hideux bandeau, qui de nocturnes voiles
Couvrit les yeux flambants du Prince des estoilles,
Quand il vit eclipser, pour nos faits vicieux,
L'inimitable Ouvrier des clers flambeaux des cieux,
Fut bien d'autre façon. La troupe basan e
Qui raye les guerets de la riche Guinée :
Le peuple que le Nil par l'effroyable bruit
De sa cheute pierreuse essourde jour et nuit :
Celui qui dans l'enclos des murs de Cassagale
Foule à sec de ses pieds la mer orientale,
Et qui passe, en suyvant tous ses beaux carrefours,
Et douze mile ponts et douze mile tours :
Celui qui vers le Nord chasse de lande en lande
Les martres au doux poil de Norvege et Finlande,
Ou qui roule sans peur ses glissants tombereaux
Sur le dos non-flotant des Islandoises eaux :
Fut tesmoin de son dueil, et sceut par conjecture
Que Nature souffroit, ou le Dieu de Nature³².

Consacrés à l'éclipse qui eut lieu lors de la mort du Christ selon les  vangiles³³, ces vers énumèrent les différentes régions du monde et soulignent qu'elle fut observée sur l'ensemble du globe. Ceux qui évoquent Quinsay, ici Cassagale³⁴, reconnaissable grâce à ses douze mille ponts, sont enchâssés entre des allusions aux espaces méridionaux (Guinée, le Nil) et aux terres glacées du septentrion (Norvège, Finlande, Islande). Contrairement aux autres

²⁸ François de Belleforest, *op. cit.*, col. 1722 ; nous soulignons.

²⁹ Jean Delumeau, *Une histoire du Paradis. Le jardin des délices*, Paris, Fayard, 1992, p. 59-97, 129-227.

³⁰ Jean Delumeau, *op. cit.*, p. 153-180.

³¹ Guillaume Postel, *Des merveilles du monde, et principalement des choses admirables des Indes, et du nouveau monde, histoire extraicte des escripts tres dignes de foy tant de ceulx qui sont encores à present audict pais, comme de ceulx qui encores vivants peu auparavant en sont retournez, et y est monstré le lieu du Paradis terrestre*, Paris, Jean Ruelle, 1553, f. 93.

³² Guillaume de Saluste du Bartas, *La Sepmaine. 1581*,  d. Yvonne Bellenger, 1994, p. 190-191, v. 723-740 ; Guillaume Du Bartas, *La Sepmaine ou Creation du monde. Tome I*,  d. Sophie Arnaud-Seigle, Yvonne Bellenger, Denis Bja , Véronique Ferrer, Sabine Lardon et Jean-Claude Ternaux, sous la direction de Jean Céard, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 252-253, v. 723-740.

³³ *Matthieu*, 27, 45 ; *Marc*, 15, 33 ; *Luc*, 23, 44.

³⁴ S'il n'est pas rare que la nomenclature des lieux lointains varie selon les auteurs, la source de ce toponyme inhabituel pour désigner la ville reste à trouver.



provinces, l'Extrême-Orient est ainsi symbolisé par une seule cité, et non par des pays. C'est également le seul lieu représenté à travers des constructions artificielles ou humaines, tandis que les autres sont désignés par des éléments naturels. Cette mention de Quinsay semble, enfin, tissée à partir d'un motif biblique : le vers 732, « Foule à sec de ses pieds la mer orientale », fait sans doute écho soit au miracle du Christ marchant sur les eaux³⁵, soit à l'épisode d'Élie frappant les eaux du Jourdain de son manteau pour les traverser à pied sec³⁶. Aux éléments topographiques sont donc mêlées ici des résonances avec le texte biblique. Quinsay n'apparaît pas comme une ville paradisiaque, mais semble offrir un canevas qui réactive le souvenir d'images sacrées. À la manière de sa topographie, à la fois terrestre et maritime, les descriptions de cette ville sont souvent doubles et oscillent entre la représentation d'un lieu réel et celle d'un lieu rêvé. Ainsi, la dimension onirique qui assortit régulièrement le portrait de cette cité peut apparaître comme un moyen d'appropriation littéraire de cet espace.

Dans cette perspective, la comparaison avec Venise semble révéler le façonnage de la ville extrême-orientale en *topos* littéraire. La littérature de voyages comme la littérature géographique, on le sait, a fréquemment recours au procédé de comparaison au connu. L'analogie entre Quinsay et la Sérénissime pourrait en être une illustration supplémentaire ; pourtant l'insistance sur cette comparaison dans de nombreuses œuvres du XVI^e siècle invite à explorer d'autres pistes d'analyse. Dans *L'Empire des cartes*, Christian Jacob consacre un chapitre aux noms de lieux et étudie l'acte de nomination d'espaces vierges : « [l]a nomination est un mode d'appropriation symbolique qui donne une mémoire aux terres vierges, un quadrillage qui dépossède l'espace de son altérité et en fait un objet de discours, assujéti aux contraintes de la référence linguistique, qui veut qu'à chaque lieu identifié corresponde un nom³⁷ ». Marco Polo ne nomme pas véritablement des « terres vierges » puisqu'il fréquente des espaces civilisés et déjà nommés, mais les lieux qu'il décrit dans son récit ont des noms inconnus pour les lecteurs européens. S'il ne baptise pas les villes ou les provinces asiatiques, il rapporte leur nom et crée leur mémoire en Europe. En ce sens, le traitement réservé à Quinsay dans les textes qui s'inspirent du *Devisement du monde*, en particulier la répétition de mêmes traits, peut être envisagé comme une manière de déposséder la ville de son altérité, pour reprendre les termes de Christian Jacob. Dès lors, la cité hors du commun n'est plus à considérer comme radicalement autre, mais comme un lieu permettant de saisir la globalité et la diversité du monde. L'analogie avec Venise éclaire ce processus : ces villes font toutes deux partie des merveilles géographiques du monde qui se rencontrent sur l'ensemble du globe.

C'est donc un portrait plus fictionnel que topographique de Quinsay qui se diffuse dans la littérature de la Renaissance. L'appropriation littéraire de la ville mérite dès lors d'être analysée pour mettre en évidence la transposition du lieu en objet de discours.

DE LA TERRE AU LIVRE : CIRCULATION DE QUINSAY COMME MOTIF LIVRESQUE

La mise en livre du lieu est une question que soulève toute étude sur les récits de voyages ou sur la littérature géographique, mais qui apparaît déjà à la Renaissance à travers la multiplication de nouveaux genres d'écriture de l'espace comme les *isolarii*, les cosmographies ou encore les atlas. En parallèle, se développe également à cette période un autre genre

³⁵ *Matthieu*, 14, 25-33 ; *Marc*, 6, 47-51 ; *Jean*, 6, 16-21.

³⁶ *Second livre des Rois*, 2, 1-14.

³⁷ Christian Jacob, *L'Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 267.



littéraire, sans rapport direct avec l'espace : les recueils de lieux communs ou de citations³⁸. Sans chercher à démontrer d'éventuels rapports entre ces genres, la mise en texte de Quinsay invite à interroger sa représentation en tant que lieu commun. Néanmoins, cette notion est-elle à prendre au sens faible de stéréotype ou bien au sens fort dans sa dimension rhétorique ?

Un exemple permet d'envisager l'écriture de ce motif urbain au-delà du cliché. Dans le dernier chapitre des *Monstres et prodiges*, Ambroise Paré s'écarte un peu du propos général de l'ouvrage pour s'intéresser aux volcans terrestres et sous-marins et insère la remarque suivante :

Marc Paul Venitien, au 2. livre des pays Orientaux, chap. 64, dit que la ville de Quinsay est la plus grande ville du monde, et qu'elle a cent milles d'Italie de circuit ; où il y a douze mille ponts de pierre, sous lesquels les vaisseaux à masts eslevez peuvent passer. Elle est en mer comme Venise. Il affirme y avoir séjourné³⁹.

Dans son édition, Jean Céard précise en note : « on ne voit pas pourquoi Paré insère ici ce développement⁴⁰ ». Le paragraphe consacré à Quinsay surprend, en effet, au cœur d'un chapitre sur les volcans. Il se pourrait néanmoins que cette allusion à Marco Polo, qui arrive *in extremis*, à quelques lignes de la fin de l'ouvrage, constitue une référence bienvenue ou attendue. Mais pourquoi reproduire ici une énième représentation de Quinsay ? Quelques éléments de réponse semblent offerts par l'organisation du chapitre. La description urbaine occupe un paragraphe entier entre un développement sur les volcans terrestres, principalement l'Etna, et un autre sur les volcans sous-marins. Le chapitre se conclut ensuite sur une invitation à la méditation sur la merveille et l'étrangeté du monde : « [s]omme, il se trouve d'étranges et monstrueuses choses en la mer, ce qui est prouvé par ce grand Prophete David, qui dit, Psaume 104 : En ceste mer navires vont errant, / Puis la Baleine, horrible monstre et grand, / Y as formee, qui bien à l'aise y noue, / Et à son gré par les ondes se joue⁴¹ ». Ainsi, même si aucun volcan n'est recensé à Quinsay, l'évocation de la ville offre peut-être une manifestation ou une éruption des prouesses artificielles de l'homme. Aucune lave, ni aucune fumée n'est rejetée du cœur de la cité, mais douze mille ponts y ont été construits et illustrent la transformation du paysage naturel par la main humaine à l'image des transformations produites par les volcans. Le texte de Paré ne développe pas de propos géographique, mais fait référence à la ville dans une perspective plus didactique, voire méditative. Cette visée didactique rejoint dès lors la fonction des lieux communs tels qu'ils sont publiés dans des recueils au XVI^e siècle.

La mention de Quinsay dans les *Monstres et prodiges* illustre également la circulation de cette description. Le paragraphe se clôt sur la précision suivante : « ce que j'ay recueilly de l'interprete de Saluste du Bartas en son quatriesme jour de la Sepmaine, feuillet cent soixante six⁴² ». Paré fait ici référence au commentaire que rédige Simon Goulart sur *La Sepmaine* de Du Bartas, en particulier à l'explication consacrée à « Cassagale » :

C'est la ville de Quinsay, mot signifiant Cité du ciel, qui est la plus grande du monde, ce dit *Marc Paul Venitien* au 2. Livre des pays Orientaux, chap. 64 [*Novus Orbis*, Paris, Jean Petit, 1532, p. 344]. Il dit y

³⁸ Francis Goyet, *Le Sublime du « lieu commun »*. *L'invention rhétorique dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, [1997] 2018 ; Ann Moss, *Printed Commonplace-Books and the Structuring of Renaissance Thought*, Oxford, Clarendon Press, 1996.

³⁹ Ambroise Paré, *Des Monstres et prodiges*, éd. Jean Céard, Genève, Droz, 1971, p. 149-150 ; Ambroise Paré, *Des Monstres et prodiges*, éd. Michel Jeanneret, Paris, Gallimard, 2015, p. 235.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 201.

⁴¹ *Ibid.*, p. 150.

⁴² *Ibid.*



avoir sejourné, et qu'elle a cent milles d'Italie de circuit, douze mil ponts de pierre, sous lesquels les vaisseaux à masts eslevez peuvent passer. Elle est en mer comme Venise, et proche de l'Ocean Oriental, qui y reflue. A raison dequoy le poete dit qu'on y passe la mer à pied sec, à cause des ponts, et prend ces habitans là pour ceux de l'Orient. Elle est sujette au grand Cham de Tartarie⁴³.

Les éléments caractéristiques de la cité sont une nouvelle fois reproduits par Goulart, qui s'inspire de l'édition du récit de Marco Polo imprimée dans le *Novus Orbis* de 1532, puis par Paré à sa suite. Cet exemple révèle ainsi la diffusion de ce portrait urbain dans un corpus étranger aux questions géographiques : Quinsay s'émancipe du registre du topographe et devient un motif littéraire. En ce sens, la ville ne semble pas être un simple stéréotype sur l'Asie, mais constitue bien un lieu commun propice à l'argumentation ou la méditation.

CONCLUSION : QUINSAY, LIEU REEL ET LIEU REVE

À la Renaissance, rêve et réalité s'entremêlent dans chaque description de Quinsay. Cette dualité s'applique peut-être à l'évocation de nombreuses villes extrême-orientales, comme l'a suggéré Marie-Christine Gomez-Géraud : « les villes des lointains ne sont sans doute pas décrites ; elles sont rêvées⁴⁴ ». Malgré tout, à la différence des autres, cette cité est représentée à partir de la longue description topographique rédigée par Marco Polo et retenue au XVI^e siècle. Sa dimension onirique est donc le fruit d'une construction littéraire, à travers, entre autres, l'insistance sur sa proximité avec Venise ou sa nature paradisiaque. Synonyme d'Orient comme chez Du Bartas, Quinsay offre un regard plus vaste sur le globe : cette merveille urbaine manifeste le spectacle du monde.

⁴³ Guillaume Du Bartas, *La Sepmaine ou Creation du monde. Tome II. L'Indice de Simon Goulart*, éd. Sophie Arnaud-Seigle, Denis Bjaï, Jean Céard, Véronique Ferrer, Sabine Lardon et Jean-Claude Ternaux, sous la direction d'Yvonne Bellenger, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 87.

⁴⁴ Marie-Christine Gomez-Géraud, « Représenter les cités lointaines au XVI^e siècle. Palais orientaux et villes indiennes », *La forme de la ville : de l'Antiquité à la Renaissance*, dir. Stéphane Bourdin, Michel Paoli et Anne Reltgen-Tallon, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 189.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- Advertissement de la Chine, et Japon, de l'an 1585, 86 et 87. Avec l'arrivée & venuë des Seigneurs Japonnois aux Indes. Tirez des lettres de la Compagnie de Jesus. Receuz le moys d'Octobre 1588. Et traduitz d'Italien en François, sur la Copie Imprimée à Rome*, Paris, Nicolas Nivelles, 1589.
- BELLEFOREST François de, *La Cosmographie Universelle de tout le monde*, Paris, Nicolas Chesneau et Michel Sonnius, 1575.
- DU BARTAS Guillaume de Saluste, *La Sepmaine*. 1581, éd. Yvonne Bellenger, 1994.
- *La Sepmaine ou Creation du monde. Tome I*, éd. Sophie Arnaud-Seigle, Yvonne Bellenger, Denis Bjaï, Véronique Ferrer, Sabine Lardon et Jean-Claude Ternaux, sous la direction de Jean Céard, Paris, Classiques Garnier, 2011.
- *La Sepmaine ou Creation du monde. Tome II. L'Indice de Simon Goulart*, éd. Sophie Arnaud-Seigle, Denis Bjaï, Jean Céard, Véronique Ferrer, Sabine Lardon et Jean-Claude Ternaux, sous la direction d'Yvonne Bellenger, Paris, Classiques Garnier, 2011.
- MÜNSTER Sebastian, *La Cosmographie universelle*, Bâle, Heinrich Petri, [1544] 1552.
- PARE Ambroise, *Des Monstres et prodiges*, éd. Jean Céard, Genève, Droz, 1971.
- *Des Monstres et prodiges*, éd. Michel Jeanneret, Paris, Gallimard, 2015.
- POLO Marco, *Marci Pauli Veneti, de Regionis orientalibus Libri III*, éd. Johann Huttich et Simon Grynaeus, in *Novus Orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum una cum Tabula cosmographica*, Bâle/Paris, Johann Herwagen/Antoine Augereau, Galliot Du Pré et Jean Petit, 1532.
- *La Description géographique des provinces & villes plus fameuses de l'Inde orientale, meurs, loix, & coutumes des habitans d'icelles, mesmement de ce qui est soubz la domination du grand Cham empereur des Tartares, par Marc Paule gentilhomme Venetien, et nouvellement réduct en vulgaire françois*, éd. Estienne Groulleau, Jean Longis et Vincent Sertenas, Paris, 1556.
- *I viaggi di Marco Polo, gentil'huomo venetiano*, éd. Giovanni Battista Ramusio, in *Secondo volume Delle Navigazioni et viaggi*, Venise, Giunti, 1559.
- *Milione. Redazione latina del manoscritto Z*, éd. Alvaro Barbieri, Parme, P. Bembo/U. Guanda, 1998.
- *Le Devisement du monde*, édition critique publiée sous la direction de Philippe Ménard, t. V, édité par Jean-Claude Delclos et Claude Roussel, Genève, Droz, 2006.
- POSTEL Guillaume, *Des merveilles du monde, et principalement des choses admirables des Indes, et du nouveau monde, histoire extraicte des escripts tres dignes de foy tant de ceulx qui sont encores à present audict pais, comme de ceulx qui encores vivants peu auparavant en sont retournez, et y est monstré le lieu du Paradis terrestre*, Paris, Jean Ruelle, 1553.
- RAMUSIO Giovanni Battista, *Navigazioni et viaggi*, éd. Marica Milanese, vol. 3, Turin, Einaudi, 1980.
- *Dei viaggi di Messer Marco Polo*, éd. Samuela Simion et Eugenio Burgio, Venise, Edizioni Ca' Foscari, 2015.



Textes critiques

DELUMEAU Jean, *Une histoire du Paradis. Le jardin des délices*, Paris, Fayard, 1992.

FALCHETTA Piero, *Fra Mauro's World Map, with a commentary and translations of the inscriptions*, Turnhout, Brepols, 2006.

FAUCON Jean-Claude, « Examen des données numériques dans le *Devisement du Monde* », *I viaggi del Milione : Itinerari testuali, vettori di trasmissione e metamorfosi del Devisement du monde di Marco Polo e Rustichello da Pisa nella pluralità delle attestazioni*, Silvia Conte (dir.), Rome, Tiellemedia, 2008, p. 89-111.

GADRAT Christine, « Le rôle de Venise dans la diffusion du livre de Marco Polo (XIV^e-début XVI^e siècle) », *Médiévales*, 58, 2010, p. 63-78.

GOMEZ-GERAUD Marie-Christine, « Représenter les cités lointaines au XVI^e siècle. Palais orientaux et villes indiennes », *La forme de la ville : de l'Antiquité à la Renaissance*, dir. Stéphane Bourdin, Michel Paoli et Anne Reltgen-Tallon, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 181-189.

GOYET Francis, *Le Sublime du « lieu commun ». L'invention rhétorique dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, [1997] 2018.

JACOB Christian, *L'Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.

LEJOSNE Fiona, « Giovanni Battista Ramusio et la constitution d'un savoir géographique à Venise au XVI^e siècle : parcours scientifique et horizon politique », thèse de doctorat, École Normale Supérieure de Lyon, 2016.

MOSS Ann, *Printed Commonplace-Books and the Structuring of Renaissance Thought*, Oxford, Clarendon Press, 1996.

MOULE Arthur C., *Quinsai with other notes on Marco Polo*, Cambridge, Cambridge University Press, 1957.